

1866.

Le général Douay se porta donc à Matehuala, forma deux colonnes, l'une de deux bataillons, trois escadrons, et quatre pièces sous son commandement direct, l'autre d'un bataillon, un escadron, et deux pièces, sous les ordres du commandant de La Hayrie. Le 20 octobre, le général Douay atteignit la cavalerie ennemie à la Laja de Abajo et la poursuivit jusqu'à la nuit; l'infanterie s'était jetée dans les montagnes. Il se dirigea le lendemain sur Valle Purissima, où se trouvaient d'importants approvisionnements; mais il ne lui fut plus possible de joindre les forces libérales qui se retirèrent partout devant lui. Il revint à Matehuala le 25 octobre, détruisit les fortifications et fit évacuer la place le 27 et le 28. Déjà les grands parcs avaient été acheminés vers Queretaro; les troupes les suivirent à peu de distance, accompagnant d'énormes convois de matériel ou d'émigration.

Une colonne mobile de deux bataillons, deux escadrons, et deux sections d'artillerie, sous les ordres du colonel Guilhem, du régiment étranger, fut provisoirement laissée à San Luis pour appuyer le général Mejia, qui devait prendre le commandement des provinces du Nord-Est. Très-populaire dans cette partie du Mexique, le général Mejia y fut reçu avec un grand enthousiasme; cependant, comme il trouvait insuffisants les moyens mis à sa disposition, il refusa de rester ainsi isolé. Le maréchal lui envoya les 2^e et 4^e bataillons de cazadores, et retarda jusqu'à leur arrivée le départ de la dernière colonne française.

Le colonel Guilhem tenta un coup de main sur les avant-postes libéraux qui cernaient la ville de fort près; le secret de son opération ayant été connu de l'ennemi, il put seulement surprendre un détachement de deux cents hommes près de la Parada. La position du général Mejia était

1866.

très-mauvaise; malade, découragé, mal secondé, sans argent, il paraissait peu probable qu'il pût se maintenir longtemps, mais il avait à portée ses fidèles montagnards de la Sierra-Gorda, qui résistaient vaillamment aux entreprises des bandes libérales de Rio Verde et près desquels il pouvait trouver un appui certain.

Enfin, il fallut abandonner San Luis comme les autres villes; les dernières troupes françaises en partirent le 23 décembre; bientôt après, le général Mejia se repliait sur San Felipe.

Évacuation
de San Luis
(23 déc. 1866).

Au commencement de l'année 1867, l'arrière-garde de l'armée française se trouvait donc à Queretaro; les colonnes d'évacuation, les convois, le matériel s'échelonnaient sur la route de Vera-Cruz. Ce mouvement rétrograde ne s'opérait pas sans difficulté. Une infinité de petites bandes se levaient de toutes parts. On retrouvait à leur tête les mêmes hommes que l'on avait traqués au commencement de l'expédition: Figueroa au sud de Puebla; Dominguez, Telles, Cuellar, au nord; Prieto aux environs de Vera-Cruz; Alatorre, du côté de Jalapa; Fragoso, dans la vallée de Mexico.

L'insurrection de la Huasteca inquiétait particulièrement le maréchal; il avait ordonné des travaux de fortification sur la route, et, au mois d'octobre précédent, il était allé inspecter lui-même le pays, afin de se rendre compte des moyens à employer pour contenir l'ennemi et couvrir efficacement la ligne de communication avec la mer.

Depuis Tula de Mexico jusqu'à Tuxpan, la Huasteca était en armes; les Autrichiens durent évacuer Zacapoxtla, et la colonne mobile du major Polak se replia sur Tulancingo (août 1866). Les garnisons de Perote et de Jalapa étaient

1866.

très-menacées ; Huamantla, Apam et Chignahuapan se prononcèrent contre l'Empire ; Tlaxco tomba au pouvoir des libéraux ; un détachement mexicain envoyé au secours de la ville fit défection, ses officiers en tête.

Plus au nord, le bataillon belge, revenant de San Luis Potosi, avait été dirigé sur Tula pour s'opposer au progrès des guérillas de Martinez qui avaient envahi Zimapan et Ixmiquilpan. Le colonel Van der Smissen crut pouvoir réoccuper Ixmiquilpan ; il partit, le 24 septembre, au soir avec deux cent cinquante hommes à pied et deux compagnies montées ; franchissant pendant la nuit les quinze lieues qui le séparaient d'Ixmiquilpan, il attaqua le village le lendemain matin, pénétra jusqu'à la place principale, mais ne put enlever le réduit et fut forcé de battre en retraite. Il eut la plus grande peine à ramener sa colonne en se défendant pied à pied contre la cavalerie ennemie ; les populations soulevées coupaient les ponts, élevaient des barricades pour entraver sa marche ; il rentra enfin à Tula après avoir perdu onze officiers et soixante hommes tués ou blessés.

Les colonnes françaises étaient en mouvement dans tous les sens, pour poursuivre les guérillas ennemies et les éloigner de la route que suivaient les convois d'évacuation. Le colonel Rodriguez, rallié à l'intervention depuis 1863, s'était prononcé du côté de San Juan de los Llanos et avait enlevé un convoi d'une cinquantaine de malades autrichiens qu'on ramenait de Perote à los Llanos. Il s'établit dans cette ville, à vingt lieues seulement de Puebla (sept. 1866).

Cette situation n'était pas sans danger. Le maréchal dirigea sur Mexico les Autrichiens de la garnison de Puebla, pour les mettre à la disposition de l'Empereur, et fit occuper cette place et toute la ligne jusqu'à Vera-Cruz par des troupes françaises. Le bataillon de tirailleurs algériens des-

1866.

cendit dans les terres chaudes ; par suite du contre-ordre arrivé de France, le 81^e de ligne, qui était à Vera-Cruz pour s'embarquer, fut rappelé en arrière et occupa fortement la ligne de San Andrés-Chalchicomula, La Cañada de Ixtapan, et Tehuacan ; une colonne légère, forte de treize compagnies du 1^{er} zouaves, quatre escadrons, trois sections d'artillerie, sous le commandement du colonel Clinchant, fut envoyée de Mexico à Tlascala. Cette colonne accompagna le commandant en chef dans sa tournée à Puebla, Tlaxcala, Atlancotepec, Apam, Teotihuacan et Otumba. Le maréchal, en rentrant à Mexico, laissa le colonel Clinchant à Apam, d'où il devait se porter sur Tulancingo pour appuyer le major Polak.

Cinq cents Plateados, qui avaient pillé Apam quelque temps auparavant, étaient alors à Huauchinango.

Destruction
de
Huauchinango.

Le 14 octobre, le major Polak, soutenu à distance par le colonel Clinchant, enleva ce repaire après un violent combat et incendia le village. Il se replia ensuite sur Tulancingo, et la colonne française revint à Mexico en passant par Pachuca ; mais à peine était-elle partie, que les garnisons autrichiennes se virent débordées par l'ennemi ; Pachuca fut attaqué le 1^{er} novembre ; le 9, un détachement autrichien fut détruit près de Real del Monte. On se vit obligé d'abandonner ces deux villes (14 novembre) ; les Autrichiens se concentrèrent sur Tulancingo, puis sur Tlaxcala. Le régiment belge, relevé à Tula par le bataillon de cazadores de Queretaro, vint occuper Tulancingo ; un détachement du bataillon de cazadores de Mexico fut placé à Apam. La contre-guérilla, sous les ordres du commandant Delloye, fut chargée de surveiller les débouchés de la Sierra, entre Tlaseo et San Andrés.

1866.

Les bandes ennemies ne respectaient même pas la vallée de Mexico. Fragoso osait venir jusqu'à Cuautitlan, à quatre lieues de Mexico, et rançonnait la ville (octobre 1866). Il fallut, comme autrefois, organiser des colonnes mobiles, pour protéger la vallée contre les exactions des bandits. Une de ces colonnes, sous les ordres du commandant Vilmette, pénétra dans les montagnes du Monte-Alto, enleva de vive force ce village, et le brûla (11 décembre).

Le 16 décembre, l'ennemi attaqua Tlalpan, au sud de Mexico ; il menaça Texcoco au nord, et envahit Chalco, le 21 décembre.

Près de la Soledad, les guérillas inquiétèrent sérieusement un grand convoi d'évacuation de trois cent cinquante voitures qui ramenait, de Queretaro à Mexico, les malades, le matériel de guerre de l'armée, et des sommes importantes appartenant aux familles mexicaines émigrantes ; la colonne Vilmette fut envoyée au-devant du convoi pour protéger sa marche.

Le détachement de cent cinquante cazadores, qui occupait Apam, n'ayant pu s'y maintenir, se replia sur Otumba ; il fallut envoyer une colonne de cinq cents hommes, avec de l'artillerie, sous les ordres du commandant Sausier, pour faciliter son retour. Cette colonne continua sa route plus au nord, pour appuyer le régiment belge qui revenait de Tulancingo. Elle le rencontra près de Zinguilucan et rétrograda avec lui jusqu'à Teotihuacan.

Les Belges, que l'empereur Maximilien avait déliés de leurs engagements, se rendirent directement à Puebla et à Vera-Cruz, où ils s'embarquèrent, le 20 janvier, sur le transport de la marine française, le *Rhône*, pour rentrer en Europe⁽¹⁾.

(1) L'effectif des troupes belges embarquées sur le *Rhône* était de trente-cinq officiers et de sept cent cinquante hommes.

1866.

Une grande agitation régnait également entre Puebla et Vera-Cruz ; pendant quelque temps, les progrès des forces libérales de l'état d'Oajaca inspirèrent même de graves inquiétudes.

Porfirio Diaz, à la tête de deux mille hommes, avait attaqué, le 3 octobre, près de Miahuatlan, au sud d'Oajaca, une colonne de douze cents hommes sortie d'Oajaca sous le commandement du général Oroños, et l'avait complètement détruite. Un vaillant officier français, le chef de bataillon Testard, qui commandait deux cent cinquante cazadores, tous les officiers français et mexicains de son détachement, et la plupart des soldats français furent tués ; les autres faits prisonniers.

Porfirio Diaz s'avança immédiatement sur Oajaca, où il ne restait qu'une faible garnison de trois cents hommes dont deux cents Autrichiens et un petit nombre de Français. Le 5 octobre, le général Oroños, échappé au désastre de ses troupes, rentra dans la ville avec quelques cavaliers ; l'ennemi se présenta le lendemain ; l'énergie des officiers autrichiens et français fit repousser ses sommations, mais la défense dut se limiter aux forts et aux couvents fortifiés. Le 16, Porfirio Diaz leva le siège pour marcher à la rencontre d'une colonne de secours de huit cents hommes, autrichiens, cazadores et mexicains, qui arrivait d'Huajuapán ; il la battit encore près de la Carbonera, lui fit quatre cents prisonniers, enleva quatre canons et la rejeta sur Acatlan. Il revint devant la place le 19 octobre. Un billet, adressé au général Oroños par le colonel impérialiste Trujeque pour lui faire connaître qu'il était impossible de le secourir, avait été saisi sur l'Indien qui le portait. Porfirio Diaz l'envoya lui-même au général Oroños qui, réduit à la dernière extrémité, capitula le 30 octobre. La garnison fut faite prisonnière.

Combat
de Miahuatlan
(3 octobre).

Prise d'Oajaca
par
Porfirio Diaz.

1866.

Après le combat de la Carbonera, la cavalerie de Chato Diaz s'était rapprochée de Tehuacan, où se trouvait un détachement autrichien ; on craignit un instant que l'ennemi ne concentrât ses efforts contre cette place, mais Porfirio Diaz se contenta des succès qu'il avait obtenus ; maître de la province d'Oajaca, il comprit qu'en voulant se heurter contre l'armée française, dont les colonnes descendaient en force vers les terres chaudes, il ne pouvait que compromettre sa situation ; il resta donc à Oajaca, licencia une partie de ses troupes, et témoigna, par son attitude, de son désir d'éviter tout conflit avec les Français ⁽¹⁾.

Toutefois, il était prudent de prendre des mesures de précaution pour garder les passages de la route. Le général Aymard, nommé commandant supérieur de Puebla, depuis le mois d'octobre 1866, répartit le 7^e bataillon de chasseurs, le 51^e et le 81^e de ligne dans les postes principaux.

La contre-guérilla Dupin ⁽²⁾ reprit ses anciens cantonnements dans les terres chaudes, à la Soledad, et à Camaron ; les Autrichiens continuèrent à observer les débouchés de la Huasteca en gardant Tlaxcala, Perote, Jalapa ; ils

(1) Porfirio Diaz fusilla les officiers mexicains faits prisonniers à Miahuatlan et à la Carbonera ; mais il traita bien les Français tombés entre ses mains et rendit hommage à leur bravoure.

« Ce n'est qu'après avoir développé un courage digne d'une meilleure cause, avoir vu tomber leur commandant, leurs officiers, presque tous leurs camarades, que, restés seuls, abandonnés sur le champ de bataille et voyant toute résistance impossible, cette poignée d'hommes, la plupart blessés, se sont rendus.

Soldat moi-même, je respecte en eux des ennemis vaincus et désarmés et les traite comme tels. » (Communication faite par Porfirio Diaz aux officiers et soldats étrangers de la garnison d'Oajaca, 9 octobre.)

Porfirio Diaz renvoya le sabre que portait le commandant Testard.

(2) Le colonel de Gallifet remplaça peu de temps après, à la tête de la contre-guérilla, le colonel Dupin, qui prit le commandement supérieur de Vera-Cruz.

1866.

étaient presque journallement aux prises avec les guérillas ennemies. La position de Tlaxcala, ayant été très-vigoureusement attaquée par Rodriguez, le commandant d'Espouilles, qui se trouvait à San Martin Texmelucan avec sept compagnies de zouaves et deux escadrons de hussards, se porta vivement à son secours ; il dégagea la place après un brillant combat (2 novembre), et vint ensuite s'établir à Amozoc pour servir de réserve au général Aymard.

Fort inquiet des mouvements de l'ennemi, d'un côté vers Tehuacan, de l'autre vers San Andrés Chalchicomula, le général Aymard s'était établi à Palmar avec une colonne de quinze cents hommes afin d'être à même de secourir les points menacés. Porfirio Diaz se tenait sur une grande réserve, mais Figueroa menaçait toujours Tehuacan. Le général Aymard y conduisit un renfort de six cents Autrichiens.

La situation était plus compromise au nord de la route. Les guérillas d'Alatorre grossissaient sans cesse autour de Jalapa. La cavalerie et la majeure partie de l'infanterie mexicaine de la garnison étaient passées à l'ennemi. Il ne restait plus dans la place qu'un faible détachement autrichien et quelques Mexicains d'une fidélité douteuse ; les vivres manquaient, les désertions se multipliaient ; enfin, à la suite d'une nouvelle attaque soutenue vigoureusement pendant deux jours, le général Calderon accepta une capitulation honorable ; la garnison fut désarmée, mais elle eut la liberté de se retirer à Puebla (11 novembre). Des colonnes envoyées d'Orizaba n'arrivèrent pas en temps utile pour éviter la capitulation de Jalapa. Les Autrichiens se virent également bloqués à Perote ; le général Aymard leur conduisit un important renfort (22 novembre) et prit position à San Andrés.

Mouvements militaires entre Perote et Tehuacan.

1866.

Au commencement du mois de décembre, le général Douay transporta son quartier général à Puebla et prit le commandement supérieur de cette province; le général Aymard resta particulièrement chargé de surveiller la ligne San Andrés—Tehuacan et le passage des Cumbres.

Tehuacan fut attaqué, le 11 décembre, par Figueroa; le général Aymard dégagea la place, et un bataillon du 51^e de ligne releva la garnison autrichienne, le 21 décembre.

Le fort de Perote ayant été de nouveau sérieusement assiégé par deux mille hommes, le général Aymard s'y rendit le 4 janvier; il fit évacuer le fort, détruisit l'artillerie qu'il ne put enlever et, le 8 janvier, ramena le détachement autrichien à San Andrés ⁽¹⁾.

L'insurrection était générale; dans les terres chaudes il ne se passait pas de jour sans que les patrouilles et les reconnaissances eussent quelque engagement avec les guérillas. Au mois de mars 1866, le maréchal avait envoyé un détachement battre le pays entre le Rio Blanco et le Rio de Cosomoloapan; l'expédition avait réussi; partie d'Omealca le 18 mars, la colonne était arrivée par terre à Cosomoloapan, tandis que les canonnières remontaient ce fleuve

(1) Le corps des volontaires autrichiens allait être licencié; ceux qui voulaient librement, par un contrat nouveau, ne pas abandonner la fortune de leur Prince, devaient seuls rester au Mexique, mais le plus grand nombre désiraient partir et montraient même une certaine hâte. Le maréchal Bazaine les fit rapatrier les premiers.

Ils laissaient leur armement à Puebla et recevaient des fusils français pour descendre jusqu'à Vera-Cruz. Le premier détachement, fort de cinq cents hommes, quitta Puebla le 2 janvier. Le colonel v. Kodolich prit le commandement des détachements qui restèrent; on en forma un régiment de cavalerie sous les ordres du colonel v. Khevenhuller, et un régiment d'infanterie sous ceux du major v. Hammerstein. Ces troupes se distinguèrent brillamment dans les dernières luttes de l'Empire.

1866.

jusqu'à Tlacotalpan et débarquaient leurs compagnies de marins. Mais les garnisons mexicaines de Tlacotalpan et d'Alvarado furent bientôt bloquées par les guérillas, décimées par le vomito, et privées de tout appui, car les canonnières françaises ne pouvaient, sans danger, passer sous le feu des batteries de position établies sur les bords du fleuve. Alvarado fut pris par l'ennemi le 28 juillet; on évacua Tlacotalpan le 20 août. Aux environs de Medelin, on se battait sans cesse avec les bandes de Prieto qui disposait de plus de cinq cents hommes. La contre-guérilla, sous les ordres du colonel de Gallifet, les tirailleurs algériens, dont une partie avait été organisée en partisans à cheval, les compagnies d'Égyptiens, qui tenaient fort honorablement leur place à côté des troupes françaises, étaient toujours en mouvement.

Le 7 janvier, le colonel de Gallifet joignit l'ennemi près de l'hacienda de Paso Toro, sur le bord du Rio Jamapa. Il fit passer ses cavaliers à la nage, et les Mexicains, vigoureusement abordés, perdirent quarante tués et une soixantaine de blessés. Le détachement français eut un homme tué et neuf blessés.

Sur les plateaux, des populations, ordinairement paisibles, se prononçaient contre l'Empire. Tlacotepec, Tecamachalco appelaient l'ennemi; le maréchal dut menacer de sévir avec la plus grande rigueur contre les villages dont les habitants feraient quelque démonstration hostile.

Enfin, l'on voyait les forces de Regules et de Riva Palacio déjà maîtresses de toute la vallée du Rio de Lerma, prêtes à s'emparer de Toluca; c'étaient des troupes bien organisées et régulièrement armées; si elles parvenaient à occuper les débouchés des montagnes, le mouvement des convois d'évacuation entre Mexico et Puebla pouvait être

1866.

fort compromis. Le maréchal fit soutenir la garnison de Toluca par des postes français placés à Lerma ; au mois de décembre, l'ennemi devenant plus pressant, une colonne de cinq cents hommes, sous les ordres du commandant de La Hayrie, fut envoyée au secours de la place. Elle arriva le 8 décembre, fit aussitôt une sortie, culbuta les libéraux et rentra, le 14, à Mexico.

Moins de quinze jours après, Riva Palacio attaquait de nouveau Toluca ; une colonne française, conduite par le commandant Delloye, s'y porta rapidement (6 janvier), dégagea les environs jusqu'à Tlacotepec et San Juan de la Huerta, et revint le lendemain à Lerma.

Du côté du Guerrero, le colonel Ortiz de la Peña s'était fait battre au Puente de Ixtla, avait perdu son convoi, ses munitions, et se concentrait assez en désordre à Cuernavaca. Seul, le général Mendez, dans l'Etat de Michoacan, maintenait encore ses positions, malgré les bandes qui l'entouraient de tous côtés.

Quel que fût le peu de confiance du maréchal, il n'avait pas prévu un écroulement aussi rapide, et cependant, le gouvernement de l'empereur Maximilien, sinon l'Empereur lui-même, dont la pensée vacillante ne pouvait être bien connue, s'obstinait à ne pas désespérer.

L'armée impériale mexicaine avait été partagée en trois commandements ; le général Marquez devait être chargé du Michoacan et du pays compris entre Vera-Cruz, Mexico, et Querétaro ; le général Mejia opérer au nord, vers San Luis de Potosi ; et le général Miramon à l'ouest, entre Zacatecas et Guadalajara. Le général Mejia se trouvait déjà dans les environs de San Luis ; le général Miramon était parti pour concentrer ses troupes ; le général Marquez prit le commandement de Mexico.

L'empereur Maximilien ayant quitté Orizaba, pour revenir à Mexico, le général Castelnau et M. Dano allèrent le voir à Puebla, afin d'essayer encore d'obtenir son abdication. Partis le 20 décembre, ils rentrèrent à Mexico le 24, sans avoir réussi dans leurs démarches. L'empereur Maximilien dit plus tard au maréchal qu'il avait été froissé « des circonstances de cette entrevue ⁽¹⁾. »

Le général Castelnau et M. Dano étaient d'avis « qu'il faudrait peut-être prononcer la déchéance de l'empereur Maximilien, afin d'éviter au pays une guerre civile prolongée qui serait sa ruine ; c'est une mesure extrême qui ne produirait pas le résultat satisfaisant que l'on en espère, disait le maréchal, parce qu'il est de toute impossibilité de constituer un nouveau gouvernement fédéral sans l'attache de Juarez ; il faudrait donc entrer en relations avec lui, qui pourrait bien répondre et j'en suis convaincu : « je n'ai pas besoin de votre intermédiaire pour reconstituer le gouvernement constitutionnel ; retirez-vous, nous aviserons après... »

« D'un côté, la honte d'échouer vis-à-vis de notre ennemi ; de l'autre, mettre à bas ce que nous avons élevé avec tant d'efforts... Je crois qu'il est préférable de laisser l'Empire mexicain suivre sa propre fortune, et il est bien probable qu'il ne durera pas plusieurs mois après notre départ ; mais enfin, nous n'en serons plus responsables, et on ne pourra nous accuser de déloyauté, ce qu'on ne manquerait pas de faire, s'il fallait exécuter ce faible pouvoir avant la retraite de notre armée, qui jusqu'à ce jour l'avait si bien protégé ⁽²⁾. »

Le maréchal était en désaccord complet avec les autres

(1) Le maréchal au ministre, 10 janvier 1867.

(2) Le maréchal au ministre, 28 décembre. — Cette lettre se terminait par ce *post-scriptum* significatif :

« *Reflexion* : Les Arabes disent : quand on voyage deux seulement, il faut se

4866.

Entrevue
de l'empereur
Maximilien
avec le général
Castelnau
et M. Dano à
Puebla
(20 décembre).